

LA SOLIDARITÉ RÉVOLUTIONNAIRE.

ORGANE SOCIALISTE HEBDOMADAIRE.

Pas de droits
Sans devoirs.

AN-ARCHIE—COLLECTIVISME—MATÉRIALISME.

Pas de devoirs
Sans droits.



ABONNEMENTS.			
FRANCE	un an	9 francs.	— 6 mois 5 fr. 50
ESPAGNE	id.	20 réaux	id. 44 réaux.
ETRANGER	id.	id. (port en sus)	id. id. (p. e. s.)

PRIX DU NUMÉRO

Un demi réal.

ABONNEMENTS.			
FRANCE	3 mois	3 francs.	1 mois 1 franc.
ESPAGNE	id.	6 réaux.	id. 2 réaux.
ETRANGER	id.	id. (port en sus)	id. id. (p. e. s.)

Les abonnements partent du 1.^{er} et du 15 de chaque mois; les manuscrits ne sont pas rendus.

Barcelone le 8 Juillet 1873.

LA SITUATION.

Avec l'intelligence qui les caractérise et qui n'a d'égale que leur honnêteté, les journaux dit républicains ne voulaient pas admettre avant le 24 Mai que les hommes d'ordre de Versailles divisés en politique, sur la forme du gouvernement, pussent se coaliser sur le terrain de la *conservation sociale*. A les entendre il fallait être son pour s'arrêter à l'hypothèse d'un accord entre l'impérialisme d'un Rouher, l'orléanisme d'un Audiffret-Pasquier, le légitimisme d'un de Larcy, le cléricisme d'un de Franchieu, et le radicalisme d'un Target!

Cette coalition déclarée par eux impossible et faite le 24 Mai, ils ne se sont pas tenus pour battus. La «majorité des quatorze», comme ils l'appelaient avec dédain, était une majorité de hasard, de rencontre. Elle ne durerait pas, elle ne pouvait pas durer; et les alliés, les complais d'un jour, d'une heure, n'arriveraient pas au surlendemain sans s'entredévorer.

Il y a plus d'un mois de cela, et loin de leur donner raison, de se disloquer, le parti de la conservation sociale s'est accru et s'accroît tous les jours. Depuis les deux centres-gauches jusqu'à la gauche, c'est à qui se rapprochera de lui, un à un, par des chemins détournés, honteusement, je ne le nie pas. Mais tous y sont venus, y viennent ou y viendront.

Et il ne pouvait pas en être autrement; le véritable débat en France depuis la Commune n'étant pas entre une monarchie et une autre monarchie, entre la forme monarchique et la forme républicaine, mais entre un monde qui meurt et ne veut pas mourir, et un monde nouveau substituant l'égalité au privilège, la solidarité à l'antagonisme, les droits de l'homme à l'arbitraire du droit individuel, la nécessité du travail pour tous à l'exploitation du travail par quelques uns.

Qu'importe en effet dans ces conditions qu'on préfère personnellement tel régime, telle dynastie, en

d'autres termes qu'on voie le salut de ses privilèges dans des moyens différents! Il suffit que l'on soit d'accord sur le but, qu'on ait un égal intérêt au maintien de la propriété, de l'État, de la famille, tels qu'ils existent aujourd'hui, pour qu'on puisse et qu'on doive marcher ensemble.

Avant d'être impérialiste, orléaniste, légitimiste, cléricale, républicain—voire radical,—on est conservateur, parce qu'avant d'avoir une opinion, avant d'être impérialiste, orléaniste, légitimiste, cléricale, républicain—voire radical,—on est propriétaire, banquier, général, député, avocat.

Demandez plutôt à M. Gambetta qui à l'occasion de l'anniversaire de Hoche a trouvé à huis-clos le moyen de célébrer «le patriotisme, le désintéressement, la loyauté» de M. Mac-Mahon, c'est-à-dire, de se rallier au vainqueur de Paris, au Cavaignac de 1871, autant que le lui permettait sa position de chef de parti.

Demandez à M. Laurier qui, moins en vue et plus libre, vient de se faire inscrire à la réunion du centre-droit.

Loin de nous plaindre d'ailleurs de ce qui est arrivé et arrive, nous ne saurions trop nous en féliciter.

Voilà assez longtemps que l'on mène le prolétariat avec des mots et que, sous prétexte de république plus ou moins républicaine à proclamer ou à défendre, on lui fait échafauder de ses votes, de ses fusils, quand ce n'est pas de son corps, un état social dont il supporte tous les poids, et dont il fait tous les frais; assez longtemps que ses maîtres, machiavéliquement divisés, le mêlent à leurs querelles de famille et se battent entre eux avec ses bras et sur son dos.

En renonçant à s'entre-déchirer pour des principes, en se tendant la main par dessus les cadavres de ceux qu'elle a fait tuer sous ses divers drapeaux, et en se retrouvant sans distinction d'opinion, de tradition, de parti politique, réunie toute entière autour de ses intérêts de classe, la bourgeoisie nous rend le plus grand et le seul service dont elle soit capable.

Désormais plus d'illusions possibles, et par conséquent plus de du es. Liberté de conscience, liberté individuelle, liberté de la presse, liberté de réunion et d'association, liberté municipale, toutes ces prétendues conquêtes d'une prétendue révolution autour desquelles elle nous faisait monter la garde pour occuper nos fusils, sacrifiées par elle d'un cœur léger à la défense de la société actuelle dont elle bénéficie, nous montrent au même temps que nos fautes passées le moyen de les réparer.

C'est comme classe que se constitue notre ennemi et qu'il engage la lutte? Que le prolétariat se constitue et agisse à son tour comme classe! Il ajourne, il évite la politique qui divise? Imitons sa réserve si nous voulons réussir! Son mot d'ordre est: *maintien de ce qui est, conservation sociale*? Le nôtre doit être: *destruction de ce qui est, révolution sociale*!

LA PROPAGANDE RÉVOLUTIONNAIRE.

La propagande révolutionnaire ne se fait pas seulement par la plume et par la parole, par des livres, par des brochures, par des réunions publiques, par des journaux, la propagande révolutionnaire se fait surtout sur la place publique, au milieu des pavés amoncelés en barricades, les jours où le peuple exaspéré livre bataille aux forces mercenaires de la réaction.

Il existe de grandes périodes dans l'histoire où l'on voit le peuple séculairement opprimé relever enfin la tête contre ses oppresseurs, où fermentent au sein des masses un besoin nouveau d'émancipation sociale, où partout une soif inextinguible de justice commence à se faire sentir. La colère du peuple gronde, et si alors elle éclate sur le terrain de l'action comme au temps de la Jacquerie ou comme à l'époque plus moderne des journées de Juin, une lutte héroïque s'engage. Mais il peut se faire que le sang du peuple soit répandu en vain; que ses efforts, son dévouement, son héroïsme restent sans résultats. Ceci arrive lorsque le peuple n'a pas encore rencontré la *formule* qu'il donnera plus tard à ses légitimes revendications.

Souvent nous sommes plus heureux; un Proudhon, un des nôtres, grâce aux circonstances au milieu desquelles il a vécu, par l'énergie synthétique de son intelligence donne un corps aux instincts encore confus qui viennent de naître, trouve cette *formule* et la développe dans des ouvrages qui restent l'éternel honneur de l'esprit humain. Bientôt une pléiade de penseurs sortis pour la plupart de la classe ouvrière, prennent cette pensée en sous-œuvre, l'annotent, la corrigent, la modifient, la font sortir de son enveloppe doctrinaire pour la jeter dans le monde pratique des idées, et grâce à eux ce qui était purement individuel devient déjà collectif. Dès ce moment le prolétariat a conquis son drapeau. L'avant-garde des opprimés a une pensée claire, nette et précise, un intérêt défini autour duquel on se range, un but pratique que l'on veut atteindre et vers lequel on dirige toute l'énergie de ses efforts. Et voilà commencée la première période de propagande révolutionnaire.

Dans ces œuvres nouvellement publiées le travailleur trouverait—s'il avait le temps de les lire, l'aisance nécessaire pour se les procurer et l'instruction intégrale indispensable pour les comprendre,—la for-

me pratique à donner aux instincts de justice sociale qui germent en lui. Mais l'État, ce *palladium* de la société actuelle a pris toutes ses précautions et monte la garde autour de la civilisation bourgeoise pour la défense de laquelle il a été institué. En livrant les fils du travail à l'éducation cléricale et bourgeoise. Il les maintient dans une subordination intellectuelle relative qui ne leur permet pas de s'élever aux difficultés métaphysiques des ouvrages de longue haleine; avec la propriété individuelle et le monopole du capital il laisse à peine gagner à l'ouvrier ce qui est nécessaire aux besoins de sa famille, et le soir, quand après douze heures d'un travail fatigant, le travailleur sent s'éloigner de son épaule la main pesante du contre-maitre, il lui reste à peine le temps de manger et de dormir. Cependant, grâce à l'intelligence native de cette forte race à qui l'avenir appartient, l'idée libératrice se répand en dépit de tous les obstacles. Mais la vie entière d'un peuple ne suffirait pas s'il devait attendre son émancipation de ce seul moyen de propagande.

Malgré la lenteur que met la pensée nouvelle à pénétrer dans les rangs du travail, le rôle des réunions et de la presse va bientôt commencer. Les plus hardis, les plus intelligents parmi les ouvriers se chargeront de l'instruction de leurs frères de servitude, et rien ne les arrêtera dans la voie qu'ils se sont tracée: rien, ni le patron qui les chässe, ni la police qui les arrête, ni la prison qui les attend. L'État interviendra bien avec ses lois draconiennes; il supprimera les journaux, fermerá les salles de réunion; mais que l'ambition gouvernementale des partis bourgeois en lutte donne au peuple pour avoir son appui six mois de liberté comme vers la fin de l'ère impériale, et l'armée de la révolution sera constituée. Certes, cette armée sera encore peu nombreuse, mais elle sera vaillante; ce n'est que la minorité, l'infime minorité de ceux qui souffrent qui entrera dans les rangs, mais elle sera héroïque, pénétrée des principes de son émancipation, et rien au monde ne sera au dessus de son courage.

A ce moment finit la deuxième période de propagande révolutionnaire.

Que faire maintenant pour donner aux tièdes, aux indifférents, aux retardataires du prolétariat la conscience de leurs droits et de leurs devoirs, la connaissance du but qu'il faut poursuivre? Agir! agir pour entrer résolument dans la troisième, la dernière, la meilleure période de propagande révolutionnaire. Une commotion sociale comme celle de la Commune de Paris ne laisse aucun ouvrier indifférent. Il faut courir après un livre; un journal il faut l'acheter, l'action révolutionnaire vient vous trouver jusque dans le foyer, au milieu de la famille, et vous force à l'attention. Qui n'est pas obligé de réfléchir devant les terribles points d'interrogation que pose la place publique?

C'est en 1848 que Proudhon commença sa propagande d'auteur autour de l'idée fédérale. Qui savait en France ce qu'était la République communaliste, qui la désirait quand le mouvement du 18 Mars éclata? Quelques hommes seulement. Qui aujourd'hui que la question communaliste a été posée en plein soleil, qu'elle est montée à l'Hôtel-de-Ville, qu'elle a ses héros et ses martyrs, oserait avouer qu'il l'ignore? Pour ou contre chacun a pris son parti. Deux mois de com-

bats ont plus fait que vingt-trois ans de propagande.

Au point de vue socialiste nous sommes arrivés à l'action. Nos principes ont reçu des ouvrages, des réunions, des brochures et des journaux toute la propagande que nous pouvions en attendre. Agissons ne serait-ce qu'au point de vue de la propagande; peut-être la victoire est-elle au bout de nos efforts, et si c'est le martyre, rappelons-nous que l'idée ne meurt pas sous le couteau, ne tombe pas sous les balles, n'oublions jamais que le sang du peuple nourrit et fertilise le terrain des Révolutions.

La Commission fédérale de la Région espagnole nous communique le manifeste suivant de l'Union des ouvriers noographes (*ouvriers occupés dans les métiers qui se rapportent à la transmission de la pensée*), afin que par sa publication dans nos colonnes nous en donnions connaissance aux travailleurs français.

ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS.

CONSEIL DE L'UNION DES OUVRIERS NOOGRAPHES ET BRANCHES
ANNEXES DE LA RÉGION ESPAGNOLE.

Compagnons :

L'importance du développement du mouvement ouvrier, qui s'effectue en ce moment dans le monde entier, la nécessité de resserrer de plus en plus les liens qui nous unissent, nous déterminent à nous adresser à toutes les fédérations régionales du globe. Notre conseil vient leur exprimer le désir que chacune dans sa région communique à tous les ouvriers ou à toutes les sections constituées des métiers suivants, papetiers, typographes, relieurs, lithographes, décalqueurs, distributeurs d'imprimés et de journaux, fondeurs de caractères d'imprimerie, imprimeurs typographes, imprimeurs de cartes à jouer, écrivains et autres branches qui servent de moyen à l'émission de la pensée, que nous sommes disposés à resserrer avec eux nos liens de solidarité et à réaliser la fédération universelle, base de notre émancipation économique et sociale.

Grande, très-grande sera notre satisfaction le jour où nous verrons l'accomplissement de cet important progrès, parceque ce sera le prélude de la prochaine disposition des injustes institutions et des pouvoirs arbitraires, qui soutenus par nos épaules, ont toujours contribué à notre complète ruine, et ce qui est plus cruel encore à notre propre destruction, en maintenant toujours vivace la funeste idée de nationalité, ainsi que la haine des races.

Nous manquerions à notre devoir, si nous ne protestions contre de semblables absurdités, et si nous ne tentions de rendre plus intimes nos relations mutuelles, en démontrant par ce fait pratique, que les travailleurs de l'univers entier se considèrent comme des frères, et sont disposés à s'appuyer mutuellement, à repousser toute idée qui tende plus ou moins à nous diviser, parceque nous ne tarderons pas à comprendre qu'elle est la valeur de l'idée de fraternité.

Convaincus de ce que nos frères de tous les pays travaillent à l'avènement de la justice, parceque leur situation économique est identique à la nôtre, nous invitons au nom des ouvriers espagnols des corps de métier que nous venons d'indiquer, tous nos frères des autres régions à accepter la main fraternelle que nous leur tendons, et nous nous offrons à partager avec eux la tâche héroïque autant que difficile de notre émancipation, parceque comme eux nous aspirons ardemment à ce que la justice soit un fait sur toute la terre. Qui d'entre nous peut se nier à une si grande entreprise? Et vous autres ouvriers belges, italiens, allemands, anglais, américains, vous tous qui soutenez avec tant d'héroïsme les principes humanitaires de notre émancipation, ne sera-ce pas avec satisfaction que vous accepterez notre salut fraternel?

Nous, autres comme vous, nous désirons le plutôt possible dans le monde la fin de l'inique exploitation de l'homme par

l'homme, et comme vous nous voulons sortir de l'indigne situation dans laquelle nous nous trouvons placés aujourd'hui; comme vous nous repoussons tout privilège, parce que comme vous nous aimons la justice; comme vous nous haïssons la division des classes, nous détestons le principe d'autorité, nous condamnons toute secte religieuse, parceque tout cela tend à maintenir l'homme à l'état d'abrutissement. Nous ne voulons plus comme jusqu'ici avoir seulement des devoirs à remplir. Nous voulons aussi exercer nos droits. Nous ne voulons pas que nos enfants périssent de faim, pendant qu'un petit nombre gaspillent nos produits. Nous voulons comme vous une paix universelle basée sur la véritable harmonie qui résulte de ce que chacun perçoive le produit intégral de son travail, et qui ait pour conséquence l'annulation de toutes sortes de luttes, et la réalisation d'un bonheur qui rende souriante l'existence de l'homme, au lieu de cruelle et désespérée qu'elle est aujourd'hui. Nous aussi nous aspirons à ce que l'humanité soit une famille universelle, et pour cela nous voulons et nous vous le demandons avec plaisir, la part qui nous revient dans l'ardue entreprise de la transformation sociale. Oui, comptez avec vos frères espagnols, et de notre côté nous vous assurons que nous attendons avec impatience vos réponses, certains que vous ne resterez pas indifférents à nos desirs.

Frères, Vive l'Association Internationale des Travailleurs! A bas l'exploitation de l'homme par l'homme! Vive la fraternité universelle!

Recevez une accolade fraternelle de vos frères les ouvriers espagnols des métiers mentionnés, qui vous désirent,

Justice, Anarchie et Collectivisme.

Barcelone le 20 Mars 1873. — Par ordre et au nom du Conseil.

Le Secrétaire général, *Polcarpe Castro*.

Adressez vos communications au compagnon Fidel Giró, calle del Tigre, núm. 16, piso 4.º à Barcelone.

NOS AMIS DE LA PRESSE.

Le Mirabeau, organe des sections de la Vallée de la Vedre:

«Il vient de paraître à Barcelone un nouveau journal socialiste, ayant pour titre: *La Solidarité Révolutionnaire*.

Nous sommes heureux d'annoncer cette nouvelle à nos lecteurs. Ils pourront juger par la reproduction que nous faisons suivre, ce que ce nouveau champion du socialisme radical promet d'être. Inutile de dire que nos sympathies lui sont acquises.»

Soit la reproduction de notre article intitulé: *La politique destructive*.

El Condado, journal collectiviste, défenseur de l'Internationale:

«Un nouvel organe anarchique et collectiviste a commencé sa publication à Cordoue. Il s'intitule *El Orden*, et vient défendre les aspirations de l'Internationale. Un autre organe, *La Solidarité Révolutionnaire*, vient de paraître aussi à Barcelone.

L'abondance des matières nous empêche de publier quelques paragraphes de leurs programmes respectifs, inspirés des principes les plus révolutionnaires de notre association.

Nous envoyons à *L'Ordre* et à *La Solidarité Révolutionnaire* un salut fraternel, nous leur souhaitons longue vie et bon courage pour qu'ils combattent l'inique organisation de la actuelle société.

La Justicia del Pueblo:

Nous remercions *La Justicia du peuple* d'avoir annoncé à ses lecteurs l'apparition de notre journal.

L'Internationale, organe des sections belges de l'Association Internationale des Travailleurs:

« Nous avons reçu de Barcelone le premier numéro d'un nouveau journal, *La Solidarité révolutionnaire*, rédigé en langue française par nos amis.

Pour donner à nos lecteurs une idée du nouvel organe socialiste, nous détacherons quelques lignes d'un article sur *La politique destructive*

Il est inutile d'ajouter que quand on défend de telles doctrines, on est certain d'avoir toutes nos sympathies. Aussi souhaitons nous beaucoup de succès à ces vaillants amis qui ont déjà donné, jusqu'ici tant de gages d'attachement à la cause de la Révolution sociale. »

COSAS DE ESPAÑA.

La situation actuelle de la République espagnole, n'est pas sans quelque analogie avec le début de la République française de 1870. Des hommes qui avaient gagné la confiance du peuple, des rangs de l'opposition menaient alors les destinées de la France. Ils avaient promis le respect de toutes les libertés, ils avaient reconnu la nécessité des réformes sociales. Ce n'est un mystère pour personne que l'un d'eux, même, avait été membre de notre Association. En face de l'ennemi ces gens s'écriaient: « Ni une pierre de nos forteresses, ni un pouce de notre territoire » — « Mieux vaut Moscou que Sedan. » — « Le gouverneur de Paris ne capitulera pas. »

On sait comment ils ont tenu parole. Les travailleurs se souviennent de quelle façon ils respectèrent la liberté de réunion et d'association. La presse dira quel cas ils firent de la liberté de pensée; les prussiens quelle considération on peut accorder à leurs vaillants défis. Les veuves et les orphelins des quarante mille martyrs dont ils rougirent les pavés de Paris, pourront enfin témoigner comment ils réalisèrent le bonheur du peuple...

En Espagne aujourd'hui tout indique que nous marchons au même dévouement. Et deux fois en un court espace d'années, l'histoire aura pu répéter sur deux nations différentes la même expérience. Les promesses, les hommes du pouvoir de ce côté des Pyrénées, ne les ont pas ménagées. Le mot de *Fédération* répété mille fois par leur bouche, déclamé dans tous leurs discours, inscrit sur toutes leurs devises, le moment est enfin venu de le transformer en une réalité. « Les réformes sociales, qui doivent amener la *complète* émancipation du prolétariat. » M. Pi y Margall les déclarait urgentes il y a à peine huit jours. Le peuple qui attend son salut d'en haut applaudit et espère. Il n'a pas encore retiré toute sa confiance. Mais voici déjà le projet de Constitution nouvelle qui apparaît. Les principaux points en sont connus. Lisons: l'armée, la marine, les télégraphes, les douanes, les finances, les impôts, les bases générales de la législation civile resteront dans les mains du pouvoir central. Voilà la *Fédération* que ces réformateurs proposent de donner à l'Espagne!

Il n'y a donc plus d'illusions à se faire. Cette fameuse constitution *fédérale* ne sera autre chose qu'une *fédérale* bâtarde. Elle restera dans l'histoire comme une nouvelle mystification, froit amer, mais nécessaire, et désormais reconnu, deux exemples le prouvent, de tout ce qui émane du pouvoir!

Aux impatients qui conformément aux principes prétendaient que l'autonomie est un droit, que le pouvoir ne peut ni l'accorder ni le refuser, un droit sacré du peuple, et que lorsqu'il le peut le peuple a le devoir de reprendre, les prudents, les habiles répondaient: Soyons pratiques avant toutes choses; que nous importe que nous puissions en toute justice prendre une chose que le pouvoir veut avoir l'honneur de nous donner demain. Faut-il pour l'obtenir plus tôt couvrir les rues de barricades, et les barricades de sang ouvrier?

Que diront-ils aujourd'hui que l'expérience vient de donner

raison à notre prévoyance? Si l'ont veut la Fédérale, si l'ont tient à l'autonomie de Municipale, à celle de la corporation, si enfin on veut empêcher qu'une fois de plus on ne vole au peuple sa conquête, il faudra se battre. Et si pour cette lutte nous avons perdu un temps précieux, constatons au moins avec satisfaction que nous avons grossi nos rangs des désillusionnés.

Les événements de Séville se sont terminés par la défaite de nos amis, défaite due à la trahison. M. Carvajal, commandant d'un bataillon de volontaires de Malaga, qui s'était rendu dans cette ville pour les aider, a fait volte face arrivé à Séville, et a offert son appui au gouvernement. La résistance était inutile de la part des vaincus. Les principaux d'entre eux ont été fait prisonniers, et embarqués sur un navire de guerre *La Diana*.

Mais nos amis sont encore victorieux à San Lucar de Barrameda. Nous avons annoncé que le Gouvernement avait dissout par la force la fédération locale de l'Internationale dans cette petite ville de 25,000 habitants. La fédération s'est soulevée, a chassé le conseil municipal, a convoqué les électeurs, et fait procéder à de nouvelles élections. Inutile d'ajouter que c'est au nom de l'autonomie municipale proclamée par cette vaillante fédération de fait et de droit.

A ces revendications populaires le Gouvernement répond par la suspension des garanties constitutionnelles qui protègent la liberté individuelle. Cette mesure qu'il n'a osé jusqu'ici prendre contre les carlistes, alors qu'ils conspiraient au grand jour contre la République, dans les villes où ceux-ci ne promènent pas la torche de Torquemada, ces mesures disons-nous il a fallu que le peuple joué et dupé manifestât son impatience, pour qu'il se décidât à la faire adopter par l'Assemblée et avec l'arrière-pensée de les appliquer principalement contre lui. Mais la minorité de cette chambre qui voit là aussi une menace à son adresse, s'est retirée dès qu'elle a été votée, de sorte que la majorité n'étant pas en nombre, ne peut d'après le règlement voter aucune loi. Cette situation est très-grave, et voici comment un journal républicain réactionnaire *La Discusion* la définit en deux mots:

« Il y a ici deux forces en présence. D'un côté la force de la légalité représentée par le pouvoir et les Cortés. De l'autre la force démagogique. La première veut consolider le principe d'autorité. La seconde veut développer le principe d'anarchie. Les partisans de celle-ci veulent désorganiser l'armée et faire retirer les garnisons des villes. Le Gouvernement veut rétablir la discipline dans ce corps, et le tenir prêt à dominer les conflits. Si les députés de la minorité ne se décident à se fermer le chemin de la légalité pour courir à celui de la révolution, que l'inévitable bataille arrive le plutôt possible. »

Le jour de « l'inévitable bataille » en effet semble approcher. Les députés de la minorité sont allés dit-on en partie soulever leurs provinces. Le gouvernement de son côté fait ses préparatifs. Il organise des bataillons de l'ordre, et donne le commandement des provinces à des généraux notoirement réactionnaires. C'est ainsi qu'il va dit-on nommer capitaine général d'une importante province le fameux général Crespo, le héros de la Havane, qui en revint les mains teintes du sang de huit enfants. C'est lui en effet qui à la suite d'une manifestation d'étudiants, en fit arrêter plusieurs et moins de vingt quatre heures après huit d'entre eux dont les plus âgés n'avaient pas vingt ans tombaient sous les balles de ses janissaires!

Le gouvernement de combat espagnol, on le voit se dispose à la lutte, et du reste n'en fait pas mystère. Le peuple de son côté a compris que le fusil et le pavé vont être ses derniers arguments, et il se met en mesure de les faire valoir bientôt. Avec de l'énergie et du courage nous espérons qu'il pourra faire bientôt sortir triomphant de ce dernier combat le principe sauveur de la société moderne, l'*Anarchie*, prélude de la Révolution sociale.

Administration et Rédaction, calle del Parlamento n.º 40, piso 3.º, Barcelona (Ensanche). España.

Barcelonne: Imprimerie de Joseph Miret, rue Cortes, n. 289 et 291.